

Après plusieurs années de collaborations régulières en duo ou en groupes plus large, Seijiro MURAYAMA (percussion et voix) publie un troisième disque en compagnie du saxophoniste Jean-Luc GUIONNET. Moins minimaliste que leur premier disque et plus proche de celui sorti sur Potlach, *Mishima, day & night* regroupe plusieurs pièces enregistrés sur une journée, dans un temple puis dans un bar, au Japon. La musique de ce duo n'est pas tellement qualifiable, il faut l'expérimenter. Les structures sont opaques (ou absentes), et l'intention est obscure. Il y a quelque chose d'immédiat et d'organique dans la musique de GUIONNET et MURAYAMA. Il s'agit d'une musique plus picturale que narrative, trop concrète et spontanée pour les mots. Le duo joue parfois sur les silences, parfois sur des sons forts, parfois sur des sons longs, parfois sur des attaques, parfois sur les seuils de l'audible ou au-delà des instruments. La musique de GUIONNET et MURAYAMA embrasse une foule d'intentions qui dépassent le cadre de l'improvisation libre, mais ne rentrent pas non plus dans la composition, des intentions et des procédés qui dépassent le cadre de l'abstraction minimaliste ou réductionniste et la spontanéité de l'improvisation non-idiomatique. Les mots paraissent impuissants face à l'expérience, rien ne peut remplacer l'écoute, ni les métaphores ni les descriptions. Car la musique composée par GUIONNET et MURAYAMA, pour ces deux concerts, reste une expérience unique, une nouvelle mise en perspective d'un dialogue entre deux musiciens entamé depuis presque dix ans, de l'utilisation de la batterie et du saxophone repensée pour l'occasion, de l'improvisation dans un certain contexte historique où cette notion devient galvaudée à force d'être érigée en méthode. Qu'est-ce qui rend cette musique si spéciale? L'intelligence de la construction, la précision de la réalisation, la proximité entre les musiciens, la sensibilité et l'intérêt portés à toutes sortes de notions qui sont l'essence de la musique (au public, à l'espace, au son, à l'improvisation et à la composition, à l'écoute, aux structures, etc.), et bien sûr la virtuosité de GUIONNET et MURAYAMA. Il y aurait encore beaucoup à dire, mais place à l'écoute maintenant, expérience irremplaçable et jouissive en l'occurrence.

Julien HERAUD revue et corrigée déc 2015

Seijiro Murayama est un subtil percussionniste japonais désormais confortablement installé – on ose l'espérer – en France depuis de nombreuses années et il a publié au cours de l'année 2011 deux enregistrements magnifiques et essentiels sur le label Potlach dédié aux musiques improvisées et bien connu des amateurs du genre. Voici l'un de ces deux disques, *Window Dressing*, en duo avec l'altiste Jean-Luc Guionnet (encore tout récemment évoqué ici à propos de l'album *Bird Dies* de The Ames Room). Il ne faut absolument pas se fier à la photographie, d'ailleurs signée Jean-Luc Guionnet, servant d'illustration à ce disque délicat et exigeant : si on pense y découvrir une scène de lutte assez âpre entre deux hommes, au contraire les quatre pièces de *Window Dressing* éradiquent d'emblée toute idée de violence physique voire même de confrontation. Le silence ou plutôt les silences sont placés au cœur d'un disque dont l'écoute ne nécessite qu'un seul petit effort, celui du recueillement.

Ainsi on n'entend que très rarement des notes sur *Window Dressing*, tout au plus y découvre-t-on des sons et encore ceux-ci sont loin de faire l'objet d'une quelconque construction apparente ou d'un réel agencement formel. Car tout se passe à l'échelle du ténu (et non pas tenu), du presque émis et donc de l'évènement imperceptiblement palpable et de la

surprise lorsqu'un son ou une suite de sons dépassent la ligne de crête observée par tous les autres. Musique de l'effacement, de petits bruits et surtout musique abstraite, les dialogues micro-bruitistes de Jean-Luc Guionnet et de Seijiro Murayama ressemblent à ces vieilles maisons qui grincent sous le poids des ans, ces canalisations qui fuient, ces cornes de brume estompées par le brouillard d'un port baltique, ces toupies qui s'échouent sur le froid du carrelage, ces grincements de mécaniques invisibles mais omniprésentes ou ces bruits de pas qui s'effacent sur du gravier : une musique très urbaine car on aurait du mal à y retrouver une quelconque trace tangible de la nature terrestre mais en même temps une musique qui ne recourt pas prioritairement à l'électricité.

Sans directement évoquer quoi que ce soit de la nature en tant que telle, les quatre pièces de *Window Dressing* ont par contre un mode d'expression des plus naturels car les mécaniques détraquées mises en scène ici ne le sont que de manière impromptue, éphémère et accidentelle, des bribes de dialogues entre deux musiciens, comme si ceux-ci étaient plongé chacun de leur côté dans leurs propres pensées à propos d'un sujet commun et que, à chaque fois que leurs pensées se rejoindraient malgré eux, il en résultait cette force d'attraction ou ce cliquetis magnétique, en clair ce son ou ces sons que nous les auditeurs entendons, en dehors de toute signification rationnelle et préméditée. *Window Dressing* a ainsi tout de la rêverie. La première pièce de *Window Dressing* est aussi la plus longue et a été enregistré pour une émission de radio slovène. Les trois suivantes ont été captées par Eric La Casa à l'aide d'un micro stéréo placé sur une perche : un enregistrement mobile et donc dynamique, jouant considérablement sur les sons. La dernière pièce ferait ainsi presque figure de musique électroacoustique tant les sons captés et donc diffusés semblent encore plus détachés des sources instrumentales qui les ont produits. On se plairait à assister à un concert déambulatoire du duo Seijiro Murayama - Jean-Luc Guionnet, avec les deux musiciens évoluant selon leurs désirs entre les personnes du public, tout doucement, leurs effleurements et leurs mouvements perturbants d'autant leur musique. Une vue de l'esprit, assurément.

Hazam Modoff | [Heavy Mental](#) | Mars 2012

C'est toujours un vrai plaisir de recevoir des nouvelles de Seijiro Murayama. D'abord, le garçon est aussi adorable que l'artiste est original. Ensuite, lesdites nouvelles sont le plus souvent musicales et grosses de promesses à tenir. Enfin, il est plutôt rassurant de constater qu'un type aussi radical dans sa démarche créatrice trouve encore, de nos jours, le moyen de publier deux albums aussi différents sur un seul et même label, en l'occurrence Potlatch.

Le premier, dans mon ordre personnel d'écoute, le met en présence de son vieil ami, le saxophoniste Jean-Luc Guionnet. Ensemble, ils ont déjà enregistré *Le bruit du toit* (2007, Xing Wu), puis *Noite*, face aux violon et violoncelle des Rodrigues, père et fils (2008, Creative Sources). Ils ont participé aux performances les plus troublantes et croisé les personnalités les plus insolites, susceptibles d'alimenter encore la douce folie de leur double univers : Mattin, Diego Chamy, Ray Brassier... En bref, leur couple n'est pas né du dernier concept à la mode et ne considère visiblement la viabilité de son existence que dans la pérennité de l'expérience, quel que soit le domaine de sa recherche.

Ainsi, dans ce *Window Dressing* que l'on sent enregistré les yeux dans les yeux, à l'affût du moindre signe d'intelligence, leur champ d'expérimentation se situe aux alentours de ce que l'on appelle, faute de mieux, le *silence* et qui n'est, en fait, qu'un temps plus ou moins long s'étendant entre deux manifestations sonores. Depuis *Cage*, puis les divers minimalistes ou réductionnistes qui se sont abrités sous les diverses appellations de *New London*, *New Berlin* ou *New Garges-Lès-Gonesse*, *Silence*, cette forme d'espace-temps indéfini est en effet devenue un sujet brûlant traité le plus souvent par la négative et le refus pur et simple du jeu. Or, là n'est pas le propos de nos deux improvisateurs, nettement plus investis dans la lutte pour l'expression que dans la fuite vers l'introspection !

C'est Jean-Luc qui, le premier, rompt une amorce de trente secondes en un *slap* autoritaire à peine annoncé par un mince filet de souffle cuivré. Le phénomène se répète plusieurs fois, à intervalles irréguliers, jusqu'à ce que Seiji prenne le relais avec un bref aller-retour des balais sur la caisse claire... En quelques sons échangés, le duo a défini le cadre de ses investigations : l'exploration de ce silence qui va bientôt se révéler une matière première à la richesse insoupçonnée dont il ne s'agira plus, désormais, que d'évaluer l'épaisseur, le relief et la densité, d'en saisir la texture et de le circonscrire au moyen d'accidents volontaires suffisamment précis pour en estimer la géographie. Le métal des balais tisse sur la peau une toile de fond intermittente au travers de laquelle on perçoit la respiration du souffleur, insiste, par son frottement, sur la régularité du non rythme soutenant l'ensemble ou interrompt brusquement la discussion par une frappe sèche comme un coup de trique. Le cuivre oscille entre le découpage d'un temps incertain, la tension de son propre souffle suspendu et l'éclat soudain de sa brillance maintenue quelque temps aux abords d'un expressionnisme hors de propos dont la proximité met à jour le danger constamment repoussé par le duo. Et ce ne sera bientôt plus qu'échanges libertaires, partage des rôles et vibration humaine. Que cela frotte, siffle, frappe, sonne, frôle ou se taise, la musique et son absence, uniques résonances d'une mise en attente permanente mais perpétuellement interrompue, vont circuler entre la seule caisse claire et le saxophone isolé selon les termes et les lois d'une architecture immédiate dont la fonction consiste à définir le vide séparant les bornes qui le déterminent.

Cet enregistrement rayonne, de l'ouverture à la coda, d'une intelligence révélée dans la mise en suspens constante de tous les éléments constitutifs d'une œuvre en construction. Comme si les murs, les portes et fenêtres et le toit d'un quelconque bâtiment flottaient dans l'air et ne pouvaient se poser qu'une fois les parties du tout réunies. Alors, ce fameux silence, matière première d'un album éblouissant, peut enfin submerger l'espace et le temps puisque l'écoute est achevée.

Joël Pagier | Improjazz | Janvier 2012

Deux hommes nus. J'imagine des lutteurs de la Grèce antique. L'un a les genoux à terre, l'autre s'arc-boute sur son corps. Trois cadrages différents servent de visuel à ce disque; trois cadrages qui permettent de se figurer l'essence de la statue, d'essayer de se la représenter à

défaut de l'avoir, en trois dimensions, devant ses yeux. Ces trois cadrages, pris séparément, sont trois points-de-vue artistiques autonomes sur l'oeuvre d'un sculpteur anonyme.

J'y vois une belle métaphore de la relation musicien – preneur de son. Et nous avons justement là un disque où l'on peut écouter deux cadrages ou tournages (comme dirait Michel Chion) différents sur un même duo d'improvisateurs.

Le premier tournage, assez classique dans son approche, a été réalisé par la radio nationale slovène. Il nous permet d'approcher le caractère délicatement sensuel de la musique de Jean-Luc Guionnet et Seijiro Murayama. Un appel aux sens qui passe par ces délicats frottements de peaux, ce souffle discret, ces claquements de langue, cette approche pointilliste de la percussion. L'oreille de l'auditeur ne peut s'empêcher de faire travailler un imaginaire qui ramène à d'autres sens : vue, toucher. On a l'impression que cette musique est trop délicate pour que l'on puisse entrer en son cœur, et que les deux musiciens eux-mêmes tels des stalkers, n'osent pas s'aventurer au centre, gravitent autour d'un noyau duquel il serait dangereux de s'approcher.

La seconde partie vient, au contraire, nous démontrer que le cœur de cette musique peut être atteint, touché par l'oreille, et que les deux improvisateurs en sont bien le noyau d'où tout émane. Eric La Casa a réalisé ce tournage du duo à l'aide d'une perche. Une écoute au casque permet d'abolir la distance entre l'auditeur et les musiciens, tellement on se sent au cœur-même de la musique. Plus question de point-de-vue car on aboutit à une image absolue, une représentation unique, qu'aucun auditeur du duo en concert ne pourra approcher.

Window Dressing, au-delà de continuer à documenter la musique d'un des duos les plus passionnant de la scène improvisée actuelle, se présente comme une expérimentation discographique à part entière qui mérite grandement qu'on lui porte intérêt.

[Freesilence's Blog](#) | Octobre 2011

Window Dressing est le deuxième essai du duo Guionnet/Murayama (respectivement saxophone alto et percussions) après *Le bruit du toit*, paru en 2007. Sur le site de Jean-Luc Guionnet, nous pouvons lire à propos de la première forme du projet qu'il consistait avant tout en une improvisation in situ, la musique étant principalement déterminée par l'environnement dans lequel elle prend forme. Étant donné que *Le bruit du toit* fût enregistré en studio, il s'agissait dès lors de "faire un concert comme non-concert. A la recherche de l'absence" (Murayama), d'où une certaine forme d'austérité et de froideur d'après mon souvenir de ce disque. Mais pour *Window Dressing*, les données changent car les deux sessions qui composent ce disque furent enregistrées en live: la première à Ljubljana lors d'un concert organisé par Zavod Sploh, et destinée à une diffusion radiophonique, la seconde, saisie à la perche par Eric La Casa dans une bibliothèque parisienne.

Durant ces quatre pièces, la spontanéité semble régir la plupart des structures et des modes de jeux. Comme le notait Jean-Luc Guionnet en 2007 déjà, tout deux semblent autant réagir aux

propriétés spatiales et acoustiques du lieu dans lequel ils jouent, à l'écoute et à l'attention du public, qu'aux techniques instrumentales et aux caractéristiques sonores adoptées par chacun. La tension résultant de la concentration et de l'attention à tous ces paramètres est palpable de bout en bout, au sein de la musique d'une part, mais également au sein de l'écoute de l'auditeur lui-même, pour qui une certaine forme d'attention assez singulière est requise. Attention au silence, attente de ce qui surgira potentiellement de chaque silence utilisé pour lui-même comme une matière sonore intentionnelle. Attente également de la forme toujours surprenante que prendra la forme de réponse à chaque intervention ainsi qu'à chaque non-intervention. Car le duo Guionnet/Murayama sait composer aussi bien avec la présence (sonore) de l'instrumentiste qu'avec l'absence (de son ou d'un instrumentiste).

Et c'est certainement ce dialogue entre la présence et l'absence qui forme la profondeur et les multiples contrastes de ces improvisations. Contrastes d'intensités qui vont du silence long et pesant aux notes criardes et stridentes de l'alto, en passant par des caisses claires doucement percutées de manière sporadique. De manière générale, tout paraît plutôt erratique, et la profondeur vient également des multiples modes de jeux utilisées au gré de principes intentionnels opaques: slaps, souffles, caisse claire sensiblement frottée par des balais, flatterzunge, pulsations énergiques et entêtantes (sur caisse claire toujours), longues notes tenues sans variation, ou avec, ou brutalement interrompues, de même que ces phrases percussives parfois trop sauvagement stoppées. Toutes ces techniques s'entremêlent sans jamais fusionner, car la musique de ce duo n'est pas seulement le fruit des musiciens, l'interaction se fait primordialement avec l'environnement (pas uniquement sonore cependant).

Window Dressing est un dialogue très surprenant entre deux musiciens d'une part, mais également entre les instrumentistes et le contexte environnant. Un dialogue basé sur une écoute et une attention aiguës, plein de tensions et de contrastes. Un dialogue également entre la présence et l'absence, entre le son et le silence, mais pas vraiment un dialogue qui joue avec l'opposition plein/vide, dans la mesure où le silence est toujours considéré comme une matière musicale, comme une texture sonore à part entière. Quatre pièces parfois difficiles et souvent minimales, réduites à l'extrême, où chaque intention se réduit à une intervention souvent très simple, mais d'autant plus intense et puissante. Recommandé!

Julien Héraud | [Improv Sphere](#) | Septembre 2011

La publication simultanée, sous l'excellente étiquette Potlatch, de deux enregistrements associant l'ahurissant percussionniste Seijiro Murayama d'une part à Stéphane Rives (saxophone soprano – *Axiom For The Duration*) et d'autre part à Jean-Luc Guionnet (saxophone alto), offre bien sûr le plaisir de mesurer, si ce n'est de comparer, les esthétiques à l'œuvre et les traits distinctifs des formations en question – le continu & le discontinu, le frotter & le frapper, le temps & la durée.

C'est pourtant au seul duo (« débarrassé » des Chamy ou Mattin auxquels il est parfois associé à la scène) avec l'altiste que je souhaite m'en tenir ici, car j'attendais tout particulièrement ce

disque depuis *Le bruit du toit* (2007, label Xing Wu) ; si celui-ci avait été saisi dans un temple japonais, la moitié du présent témoignage a été captée à la radio slovène en juin 2010, et l'autre partie très finement gravée par Éric La Casa en décembre cette même année.

La formidable tension qui nimbe les échanges – ou peut-être faudrait-il parler d'interventions, d'interjections – de Guionnet (dans la gorge, dans les dents) et Murayama (par matières primordiales), mieux qu'une crispation, établit les polarités électriques nécessaires à l'érection des pierres (alignées ou en tumulus), à la projection des graviers : cartons perforés, ciel retrouvé. La raréfaction des gestes sonores ne confère pas à ces derniers la moindre dramatisation solennelle ; simples faits, dans leur hiératisme, leur manière de modestie et leur sobre poésie verticale.

Guillaume Tarche | [Le son du Grisli](#) | Septembre 2011